MOINES EN DÉFILADE

Ils défilent le long des corridors antiques,
Tête basse, égrenant d'énormes chapelets ;
Et le soir qui s'en vient, du sang de ses reflets
Empourpre la splendeur des dalles monastiques.

L'heure a versé déjà ses flammes extatiques
Au fond de leurs grands cœurs où bouillent les secrets
De leur dégoût humain, de leurs mornes regrets,
Et du frisson dompté des chairs cénobitiques.

Ils marchent dans la nuit et rien ne les émeut,
Pas même l'effrayante, horrible ombre de feu
Qui les suit sur le mur jusqu'au seuil des chapelles,

Pas même les appels de l'infernal esprit,
Suprême Tentateur des passions rebelles
De ces silencieux Spectres de Jésus-Christ.

EMIL NELLIGAN.

Juin 1897.

LE FRÈRE

Respectueusement offert au Frère A.

Un homme, dans la fleur de sa jeunesse, a renoncé aux plaisirs de la vie, aux plus douces jouissances qu'un homme libre puisse espérer, il a fermé devant lui l'horizon bleu de sa jeunesse, il a mis un voile noir sur l'avenir. Il vit seul, retiré, avec Dieu, loin des tourbillons de la foule insensée, derrière des murailles où s'arrête le souffle mondain. Il a dit adieu à la gloire, à la fortune, aux honneurs. Les portes de l'Ambition, les voûtes sonores de la Renommée aux cent bouches, sont à jamais fermées devant lui. Un dévouement de tous les jours, de tous les instants, un renoncement complet à ce " Moi " qui parle dans le cœur, une obéissance passive sont inscrits à la page du livre de sa vie marquée " Devoir." Il s'est voué à être petit, étant toujours avec les petits. Il les enseigne, leur montre le droit chemin, soutient leur faiblesse, dirige leurs efforts et les encourage dans leurs espérances. Il parle leur langage, il rit leur sourire. Il est sans famille, mais c'est le frère de tous. L'enfant et le jeune homme le nomment *frère*. La mère, jalouse et bonne, le père sévère et plein de soucis, font taire leur amour, écartent leurs inquiétudes et disent " Frère " eux, aussi, en confiant à ses soins un enfant, unique objet de leur sollicitude et de leur amour sans bornes —Son nom ? Il n'en a plus. Sa patrie ? Plus de patrie. Ses parents ? ses amis ? Plus de parents, plus d'amis.—C'est un apôtre, c'est un religieux. C'est un pauvre de fortune, mais un riche de cœur.

Mais quel est donc cet homme ?

Cet homme, disciples de ce siècle d'argent, d'intérêt et de malheur, cet homme, c'est celui que vous voyez passer là-bas, vêtu de noir, portant un rabat blanc et un tricorne ; cet homme, chercheurs de problèmes sociaux insolubles, saluez-le bien bas, c'est le Frère des Ecoles Chrétiennes.

Ah ! je vous admire, grands saints, fondateurs d'ordres immenses et sévères ; je vois défiler devant moi, Bernard, Benoît, François, Loyola. Je vois un brillant cortège vous faire suite dans les parvis célestes. Moines, chartreux, bénédictins, trappistes, capucins, jésuites se pressent sur vos pas. Je vous vois tous passer et je baisse la tête ébloui. Mais, voici que j'entends des voix d'enfants, des cantiques joyeux. Je relève la tête. Un homme s'avance en souriant au milieu d'un nuage de jeunes anges. Il est pâle, vêtu de noir et a l'air humble. C'est Jean-Baptiste de la Salle.

" O Vénérable de la Salle, vous êtes grand parmi tous, vous êtes sublime, parce que vous seul avez songé au pauvre enfant du peuple, vous l'avez tiré de la fange du ruisseau, où l'avait jeté la vie, où l'avait enfoncé la misère. Vous l'en avez retiré, vous avez essuyé son visage maculé, vous en avez fait un homme libre et utile à la société. Votre œuvre est grande, est saine, est immortelle, et vous êtes d'autant plus grand que vos... visées étaient petites, votre œuvre est d'autant plus glorieuse que le principe était humble. Vous seul avez compris le grand, l'immense rôle que joue l'enfant dans le monde. L'enfant c'est l'avenir, et si l'enfant est corrompu, l'avenir sera pourri. L'éducation saine et religieuse de l'enfant est d'une importance vitale pour une nation, et cette nation grandit ou s'abaisse suivant que l'éducation donnée aux jeunes gens, est bonne ou mauvaise, et c'est vous, ô de la Salle, animé du souffle de Dieu, qui en avez donné l'essor en France Bientôt autour de votre œuvre naissante, d'autres, du même genre, surgirent et maintenant la terre entière vous bénit. Le rôle du frère est grand. Sa tâche ne se borne pas à enseigner les lettres aux petits, les sciences aux jeunes gens. Non, son but est d'enseigner la vraie science, la science de Dieu. L'influence du Frère est immense, elle suit les élèves qu'ils ont formés, jusque dans leur vieillesse, jusque dans les circonstances les plus critiques de la vie, quand tout s'est envolé, la foi et l'espérance. Plus d'un grand de ce siècle, ô de la Salle, a commencé et terminé ses études chez vos disciples, et le ciel compte une légion de saints sortis de vos écoles. Vous êtes pûr, ô chanoine ! vous êtes bienheureux, ô de la Salle ; vous êtes saint au ciel, immortel sur terre, ô fondateur des Frères des Ecoles Chrétiennes ! "

Le soleil descendait vers les montagnes dont il ensanglantait les sommets d'une pluie de ses rayons de feux, pendant que l'ombre sournoise attendait dans la vallée le moment d'escalader le ciel. Un or fin, pur, brillant, ruisselait sur les coteaux rugueux de Lévis, de Montmorency et de l'île d'Orléans.—L'automne, sublime peintre, avait pris sa palette et avait commencé à barbouiller la nature de ses couleurs éclatantes Le jaune, le rouge, les teintes les plus gracieuses faisaient ressortir les feuilles des arbres, que chaque bouffée de vent arrachait des branches décharnées pour les amoncelèr en tourbillonnant au coin du chemin.—Une demi obscurité montait le long des hauteurs de la ville. La vieille citadelle accroupie sur son roc immense, dressait son gigantesque front de pierre vers le ciel. Ne trouvant plus, sans doute, aucune beauté dans ce splendide coucher d'automne, la forteresse tournait le dos au soleil qui, amoureux, lui caressait la croupe de ses rayons. Un pavillon est au bout de son mât. Saluez avec respect, c'est le pavillon national.

Le fleuve plus calme qu'un miroir coulait tranquillement. C'était une immense coulée d'or ou d'argent, un entassement d'opales ou un fouillis de saphirs, suivant qu'un zéphyr ou qu'un souffle plus fort venait rider sa surface. Ses lames venaient paresseusement lécher les flancs d'acier d'un bâtiment de guerre mouillé devant la ville. Les flots se retirent à regret, puis reviennent incessamment, causer, en clapotant, avec les chaînes raidies des ancres énormes. Un pavillon flotte au mât. Saluez avec amour, c'est le trois couleurs, le pavillon de France. Le soleil se joue sur le cuivre des bastingages, il entre, l'effronté, jusque dans la gueule des canons. Les matelots couvrent le pont, exécutant les derniers ordres du maître d'équipage. Assis sur un tas de cordages goudronnés, j'écoutais le récit suivant qui vous montrera jusqu'à quel point l'influence du frère des Ecoles Chrétiennes se fait sentir. Le conteur est un homme de 45 ans ; c'est le lieutenant de vaisseau V...

—C'était à Reichshoffen. Les germains casques à pointe en étaient à leur second pas sur la route sanglante qui devait, par une suite de victoires ininterrompues, les conduire si rapidement à Sedan, puis à Paris.

Ce fut une chaude journée que celle de Reichshoffen : 35,000 Français contre 140,000 Allemands ; le combat n'était pas égal. J'avais 20 ans et c'était la première fois que j'allais au feu. Les balles pleuvaient comme grêle, les obus sifflaient, les canons grondaient, la terre tremblait, et aux déchirements de la fusillade se mêlaient les cris des combattants, les jurons, les appels, les sonneries des clairons et les roulements des tambours. Le tout formait une cacophonie formidable. Au premier moment je perdis la tête, mais bientôt, ranimé par l'exemple des chefs, je me battis de mon mieux. Je fus atteint d'une balle dans la jambe, je tombai. Je réussis à me traîner sous un buisson, sur un monticule qui dominait le champ de bataille. Epuisé, je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi, la nuit était venue. Une belle nuit du mois d'août, toute constellée d'étoiles. L'horizon était rouge, on aurait dit que le soleil, atteint d'un boulet, avait saigné tout son sang. Aussi loin que la vue pouvait porter dans la demi clarté qui tombait des étoiles, c'était un amas confus de débris, de caissons défoncés, de canons démontés, de chevaux éventrés, d'uniformes salis et plein de boue, de faces livides, terreuses, grimaçantes, horribles à voir, tout cela tombé au hasard, frappé par une balle, défait par des éclats d'obus, écharpé par la mitraille, broyé par le passage des canons ou écrasé par la cavalerie. L'église en ruines du village de Freschwiller dressait ses quatre murs d'où s'échappaient par instants d'épais flocons de fumée. La terre était fouillée par les projectiles, le sol défoncé, une odeur de carnage et de sang flottait sur cette scène. C'était horrible.

Plus près de moi je voyais un officier tombé sous le poids de son cheval mort et dont le poids le suffoquait ; un autre, la tête fendue d'un coup de sabre, était étendu sur le canon démonté qu'il avait voulu défendre, la cervelle était collée sur l'acier froid et le sang avait rempli le shako tombé sous le canon. Un bras coupé, dont la main était crispée sur la hampe brisée d'un drapeau, reposait sur le corps d'un Bavarois, dont la tête avait été emportée par un boulet. Dans un pli de terrain, deux cadavres se tenaient étroitement enlacés. Un Français et un Allemand, morts tous deux. Le Germain tenait dans sa bouche, serrée par un rictus effrayant, un lambeau de chair. Cet homme avait défendu sa vie par une terrible morsure dont la joue du chasseur attestait l'effroyable vérité. C'était épouvantable.

Des entassements de cadavres, des monceaux de blessés, aux visages convulsionnés, grimaçants, tournés vers le ciel dans la pensée fuyante du dernier spasme, dans la prière muette du blessé qui voit la mort. Des débris informes de toutes sortes, des casques, des manteaux, des bras, des jambes, des têtes, toute une confusion de corps rompus, brisés. C'était affreux !

Joignez à cette scène cette couleur sanglante du crépuscule, ajoutez les pleurs, les sanglots, les râles d'agonie, les prieres, les blasphèmes, les cris, les hurlements de douleur, les invocations des blessés, les plaintes des mourants, et cette promiscuité affreuse de la mort, cette odeur forte de sang, de poudre, de fumée et de feu, cette immobilité étrange du deuil sur cette mer de supplications, de tempêtes et de douleurs, et par dessus tout, voyez la lune qui rit et qui argente cette scène de ses rayons, et vous aurez une vague idée de ce qu'était le champ de bataille de Reischoffen, le 8 août 1870. Jamais Dante l'immortel n'aurait pu rêver une scène si terriblement grandiose, si horriblement poignante et si pleine d'angoisses. Je fermais les yeux. J'avais peur. Cependant mon attention fut attirée par quelques paroles prononcées tout près de moi.

—Henri, disait l'un, je vais mourir, je le sens... j'ai soif... soif... et rien à boire.

—Courage, Pierre, répondait l'autre, ce sera bientôt fini. Prie !

—Prier, je ne sais plus prier ; j'ai oublié. Je me meurs, j'ai soif, criait-il.

—Ecoute, Pierre, veux-tu réciter avec moi le Souvenez-vous à la Vierge que le Frère Bernard t'a appris... Tu te rappelles, le Frère Bernard, de l'école de la rue Meussot... Je commence, tu répèteras. Dis, veux-tu ?

—Oui, soupira l'autre.

C'était admirable et sublime, cette scène où un ami excitait l'autre à mourir en chrétien, quand tout deux étaient aux prises avec la mort. Je dirigeai mon regard du côté d'où partaient les voix. Deux jeunes gens d'une vingtaine d'années étaient couchés l'un près de l'autre, frappés par la même bombe.

—Ah ! je te remercie, articula celui qui avait été nommé Pierre. Je me sens plus à l'aise maintenant. Je crois que je pourrai prier comme au temps du Frère Bernard.

Un silence se fit. Quelques instants après sa voix